



HAL
open science

Le fait urbain en Asie centrale préislamique : approche diachronique, approche synchronique. 2. Les “ villes ” du Khorezm antique en étaient-elles vraiment ?

Frantz Grenet

► To cite this version:

Frantz Grenet. Le fait urbain en Asie centrale préislamique : approche diachronique, approche synchronique. 2. Les “ villes ” du Khorezm antique en étaient-elles vraiment ?. Doctoral. Collège de France, France. 2015. hal-04040787

HAL Id: hal-04040787

<https://hal.science/hal-04040787v1>

Submitted on 22 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire et cultures de l'Asie centrale préislamique

M. Frantz GRENET, professeur

ENSEIGNEMENT

Cours. Le fait urbain en Asie centrale préislamique : approche diachronique, approche synchronique. 2. Les « villes » du Khorezm antique en étaient-elles vraiment^a ?

Introduction

Cours du 26 février 2015

Les fouilles de Nisa et d'Aï Khanoum que j'ai présentées l'an dernier avaient ouvert la connaissance de la civilisation urbaine hellénistique de l'Asie centrale. Les fouilles du Khorezm, le pays auquel est consacré le cours de cette année, ont ouvert l'archéologie de l'Asie centrale tout court, et cela dès les années d'avant-guerre.

Par rapport à la Parthyène, à la Bactriane et à la Sogdiane, on passe dans un autre monde. Le Khorezm (la Chorasmie des auteurs antiques) se situait à l'extrémité septentrionale de l'*oekoumène* : à part la « Scythie d'au-delà de la Mer » (i.e. la mer Noire), c'est la seule province de l'Empire achéménide où Alexandre n'est pas allé et n'a pas envoyé de troupes. Elle a parfois été qualifiée d'« île » au plan culturel – jugement que les études archéologiques les plus récentes invitent à nuancer.

Dans les régions plus méridionales où s'est déroulée notre enquête de l'an dernier, le paysage archéologique comportait d'une part des villes fortifiées parfois immenses, désertées à des époques diverses, d'autre part des sites petits et moyens ayant un taux de survie très aléatoire. Le Khorezm préislamique a un faciès bien différent (figure 1) : il n'y a aucune très grande ville (la première capitale, Akchakhan-kala, fait 42 ha, à comparer aux 130 d'Aï Khanoum, aux 220 de

a. Les cours sont disponibles en audio et vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/course-2014-2015.htm> [NdÉ].

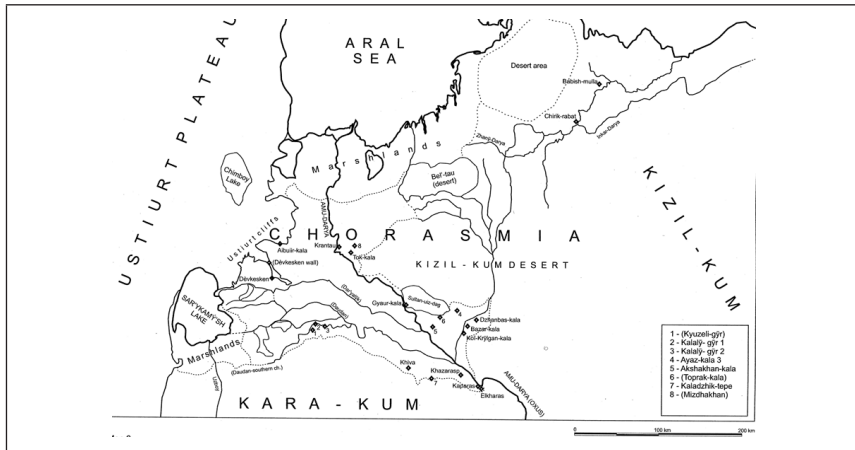


Figure 1 : Le Khorezm, principaux sites antiques (d'après M. Minardi).

Samarkand et aux 400 de Bactres ; les plus grands sites sont des enceintes en grande partie vides). En dehors des villes, c'est dans beaucoup de secteurs – ou du moins c'était le cas jusqu'aux années 1950 – un paysage intact de châteaux, de fermes et de parcelles irriguées, conservé parfois depuis le IV^e s. av. n. è. (voir les photos spectaculaires, au sol ou aériennes, publiées par l'Expédition archéologique du Khorezm). Il y a par ailleurs des contrastes énormes dans la nature du matériel archéologique : aux constructions de terre crue très sophistiquées – parfois de véritables épures d'architecte avec un réel souci d'inventivité – s'oppose un matériel mobilier de niveau souvent médiocre, transpositions dégradées et en petit format de modèles iraniens ou steppiques, avec toutefois de rares fulgurances dans le décor des palais (Akchakhan-kala, Toprak-kala, Gjaur-kala).

Une autre spécificité de l'archéologie du Khorezm qu'il nous faut dès maintenant souligner, est que, bien plus que partout ailleurs en Asie centrale, elle s'est trouvée dès le début (c'est-à-dire dès la fin des années 1930) au service d'une véritable pensée géographique, avec une vision globale à l'échelle d'un pays tout entier. Cette qualité a bien sûr découlé de l'exceptionnelle conservation des paysages, mais elle est aussi à porter au crédit d'un homme, S.P. Tolstov. Lui et ses collaborateurs, notamment le géographe B.V. Andrianov, ont compris d'emblée que les canaux étaient l'articulation majeure du paysage anthropisé et que les sites devaient être groupés par ensembles spatiaux et chronologiques en fonction des canaux qui les desservaient. Avant eux, seul Aurel Stein l'avait fait, dans les oasis du Taklamakan. Cette puissante méthode confère aux publications de l'Expédition un air de famille avec les grands textes de l'école géographique et historique française de la même époque – bien qu'il n'y ait eu aucun échange entre elles.

Dans les limites agricoles actuelles, acquises par la remise en culture soviétique, le Khorezm mesure actuellement environ 500 × 300 km (le quart de la France), surface répartie entre :

– la rive droite, cœur historique du pays entre le début de notre ère et la conquête arabe, actuellement occupée par la Karakalpakie, république autonome au sein de l'Ouzbékistan (capitale Nukus) ;

– la rive gauche, centre du khanat de Khiva, dernière formation politique de l'époque présoviétique, partie directement rattachée à l'Ouzbékistan (*oblast'* du Khorezm) ;

– des périphéries rattachées au Turkménistan (site de la Vieille Urgench) et au Kazakhstan (bas Syr-darya).

Ces frontières n'ont pas eu de conséquences sur l'exploration archéologique à l'époque soviétique, mais elles en ont maintenant.

Du point de vue hydrographique, ce n'est pas à proprement parler une oasis, mais une imbrication des deltas de l'Amu-darya et du Syr-darya. Le pays est cerné de tous côtés : au Nord par la mer d'Aral et le plateau de l'Ustjurt, extrémité méridionale d'hivernage des nomades des steppes ; à l'Est et au Sud, par les désert du Kyzylkum et du Kara-Kum. Les seuls débouchés permettant d'éviter la traversée des déserts sont fluviaux : l'Amu-darya (neuf étapes au Moyen Âge jusqu'à Bukhara) et par moments ses effluents de l'ouest. Le mythe de la voie fluviale entre Oxus et Caspienne a déterminé la décision de Pierre le Grand de lancer la désastreuse expédition Bekovich (1717), première tentative d'emprise russe vers l'Asie centrale, puis sous Staline le projet avorté du « grand canal turkmène » (celui qui sera finalement réalisé, le canal du Karakum au pied du Kopet-dagh, évitera le Khorezm).

Le Khorezm dans les sources historiques antiques (jusqu'au IV^e s. de n.è.)

Dans l'Avesta, il est mentionné une fois (Yt.10.14) comme *Xvāirizəm*. L'étymologie la plus probable (Bailey, Gnoli) est « terre brûlée » (**hvāra-zam-*) – voir aujourd'hui le Karakum (« Sables noirs ») et le Kyzylkum (« Sables rouges »). La toponymie a exprimé non pas le paysage progressivement mis en culture mais ce aux dépens de quoi il a été créé. Elle pourrait aussi refléter un point de vue extérieur, en l'occurrence méridional. La même conclusion vaudrait pour la seule étymologie alternative qui paraisse admissible (MacKenzie) : **xwāra-zmi-* « Pays-Bas ».

On retrouve le Khorezm dans les inscriptions achéménides chaque fois qu'il y a des listes de peuples, depuis Bisutun (mais pas parmi les peuples révoltés), sous la forme *Uvārazmīy*, retranscription artificielle du nom authentique. Le pays figure dans le même groupe que la Parthyène, l'Arie, la Bactriane et la Sogdiane ; il n'a sans doute jamais constitué une satrapie mais se trouvait administré par le satrape de Bactres. Il apparaît aussi dans la tablette de fondation du palais de Darius à Suse : « la turquoise qui a été travaillée ici a été apportée du Khorezm ». Comme, pendant longtemps, les principales mines connues étaient dans la région de Nishapur, on y a vu un argument en faveur d'une « Grande Chorasmie » qui aurait compris aussi l'Arie et la Margiane – mythe historiographique construit à partir de passages surinterprétés d'Hécatée de Milet et d'Hérodote (Henning y croyait et en faisait la patrie de Zoroastre). Depuis, les archéologues ont redécouvert dans le Kyzyl-kum des mines exploitées aux VII^e-V^e s. av. n.è.

Des contingents chorasmiens sont mentionnés sous leur nom une seule fois dans le contexte des guerres médiques (Hérodote VII.66), à la revue de Doriskos en Thrace, mais ensuite on ne les mentionne engagés dans aucune bataille. Il s'agissait sans doute d'un contingent symbolique (P. Briant), ou alors ils auraient pu se trouver ultérieurement confondus avec d'autres contingents d'Iran oriental. Mais on sait qu'il y avait des Chorasmiens dans la garnison achéménide d'Éléphantine sur le haut Nil, vers 400. On a voulu tirer argument de ce qu'ils ne sont pas mentionnés

dans les batailles contre Alexandre pour supposer que le pays avait alors rompu ses liens avec l'Empire achéménide, mais la déduction est peut-être excessive. Ce qui est avéré au moment de la conquête d'Alexandre, c'est que la Chorasmie a un ou plusieurs rois : Spitamène, chef de la rébellion bactrienne, se réfugie ou tente de se réfugier chez eux (Arrien IV.15.4) ; en 328, après qu'il a été livré, Pharasmanes « roi des Chorasmies » envoie à Alexandre une ambassade à Bactres ou à Samarkand (Quinte Curce VIII.1.8), ou bien, selon Arrien, il vient lui-même avec 1500 cavaliers. Selon Quinte Curce, les Chorasmies sont voisins des Massagètes et des Dahes, ce qui est exact ; selon Arrien, qui réélabore les données géographiques en fonction de ses références littéraires, de la Colchide et des Amazones. Pharasmanes propose une opération conjointe contre le « Pont-Euxin », pour lequel il servirait de guide. Certains commentateurs modernes supposent une mésinterprétation de la part des Grecs : le « Pont-Euxin » serait l'Aral, et il s'agissait en fait d'obtenir l'alliance d'Alexandre pour asseoir son pouvoir au Khorezm. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens ont cru le Khorezm plus proche de leur pays qu'il ne l'était, car ils confondaient le Syr-darya et le Don sous le nom de Tanais.

Après cet unique contact au sommet, la Chorasmie est perdue de vue. Strabon (XI.8.8.) mentionne les Chorasmies à côté des *Apasiakai / Apasioi* (les « Saces aquatiques » ?) et comme partie du groupe plus large des Massagètes et des Saces, mais admet qu'on ne connaît rien sur ces régions. Sinon (Ptolémée, Pline l'Ancien), c'est seulement un nom dans des listes, sans accrochage spatial précis. La spécificité géographique de la mer d'Aral est inconnue et le restera en Occident jusqu'au XIII^e s., quand Guillaume de Rubrouck sera le premier à la reconnaître. Mais quand Strabon, Pline et Ptolémée mentionnent la voie fluviale entre l'Oxus et la Caspienne, il y a effectivement à la base une donnée locale :

Pour Aristobule, il déclare que l'Oxus est le plus grand de tous les fleuves qu'il a vus en Asie, ceux de l'Inde exceptés. Il le dit aussi facilement navigable, ce qu'il tient, comme Ératosthène, de Patrocle (*général au service de Séleucos I^{er}*), et il assure qu'on l'utilise pour acheminer jusqu'à la mer d'Hyrcanie beaucoup de marchandises indiennes, qui traversent ensuite la mer jusqu'en Albanie et sont transportées dans le Pont-Euxin par le Cyros et les étapes qui lui succèdent (Strabon XI.7.2.).

Nonobstant le lyrisme que ce passage inspira jadis à Edward Gibbon – « les cargaisons de soie descendaient l'Oxus, traversant la mer Caspienne, remontaient le Cyrus (la Koura) et le courant du Phase (le Rion) les portait dans le Pont-Euxin et la Méditerranée » –, la réalité géologique et archéologique est plus modeste : l'Uzboj, affluent de l'Amu-darya vers la Caspienne, coula abondamment au Néolithique, puis, un peu, du V^e au IX^e s., et de nouveau entre la fin du XIV^e s. et la fin du XVI^e s., mais il n'a jamais donné lieu à un système d'irrigation latérale ni à des établissements importants, même si le chenal a pu être mis en culture. Le seul site fortifié, Igdy-kala, était probablement un poste avancé parthe puis sassanide face à la steppe ; il y a par ailleurs des cimetières nomades de toutes époques. Les cascades rendaient impossible une navigation continue ; en fait, il était plus simple de suivre les bords. En 1717, les troupes de l'infortuné Bekovitch feront la même observation que jadis Patrocle, en remontant sur 80 km à partir de la baie de Balkhân (Krasnovodsk), et ils en tireront la même conclusion erronée.

Cours du 5 mars 2015

Le contact est renoué par l'histoire sassanide : au ^v^e s., Wahrām V, à l'occasion de ses campagnes contre les nomades du Nord-Est qui redeviennent remuants, étend temporairement sa domination sur une partie de la rive gauche (on n'a cependant pas encore de confirmation archéologique). La dynastie locale des « Afrighides » est attestée rétrospectivement à partir du début du ^{iv}^e s. En 570, une ambassade byzantine chez les Turcs passe par le Khorezm et le mentionne. De leur côté les sources chinoises ne parlent alors que des confédérations nomades au nord et à l'est du Khorezm : Kangju (au Kazakhstan) et Yentsai (les Alains du bas Syr-darya) ; le Khorezm en tant que tel n'y apparaît qu'au ^{vii}^e s., comme un appendice de la Sogdiane.

La conquête arabe survient en 712. La dynastie afrighide, qui a accepté l'islam, subsiste jusqu'en 995, mais son ancienne capitale, Kath, tombe peu à peu dans l'Amu-darya ; le gouverneur musulman réside sur l'autre rive à Urgench, qui devient l'une des principales villes du califat oriental. Le pays entretient des relations commerciales avec les Khazars, avec les Slaves (l'ancien mot russe pour « musulman », *busurman*, est chorasmien). Il exporte ses produits (le nom du tissu organdi vient d'Urgench), il exporte aussi de grands savants : al-Khwārizmi qui a donné son nom aux algorithmes ; al-Biruni, le seul à avoir écrit sur les traditions de son pays, de son propre aveu pour arracher à l'oubli ce qui pouvait encore l'être. On lui doit, dans sa *Chronologie*, la liste des anciens rois, une présentation du calendrier et des fêtes ; dans sa *Nihāyat*, une reconstitution remarquablement exacte du processus géologique du déplacement du delta de l'Amu-darya, appuyé par la découverte de fossiles (« oreilles de poissons »).

Au ^{xii}^e s., les descendants des gouverneurs turcs des Ghaznévides créent l'empire éphémère des Khwārezmshāh qui s'étendra de l'Afghanistan à Bagdad. Puis vient l'ère des dévastations avec les Mongols, puis Tamerlan ; l'écoulement des eaux est perturbé, le désert gagne partout, la mer d'Aral régresse dans une proportion jamais atteinte, pas même aujourd'hui (ce qui conduit à relativiser la catastrophe actuelle). La vie se rétracte sur l'oasis de Khiva qui abrite une activité artistique par moments brillante. Le protectorat russe est imposé en 1873 et le khanat est aboli en 1920.

L'expédition Tolstov

Avant de présenter les différentes périodes de l'histoire du Khorezm et ses principaux sites, il convient de s'arrêter un peu sur l'homme sans lequel cette histoire aurait sans doute été irrémédiablement perdue : Sergej Pavlevich Tolstov (1907-1976¹). Peu de civilisations doivent l'essentiel de leur redécouverte à un seul homme : Sarianidi pour la civilisation de l'Oxus, Tolstov pour le Khorezm (et, à la différence de Sarianidi, il a constitué une équipe qui lui a survécu).

Tolstov est un orphelin, mais avec un pedigree encombrant : il est issu d'une famille de Cosaques de l'Oural qui avaient été officiers de la garde impériale à Saint-Pétersbourg, et surtout, son oncle Vladimir Tolstov fut l'un des principaux

1. À part les livres de Tolstov lui-même, d'une tonalité souvent assez personnelle, on renverra à S.A. Yatsenko, « The biggest expedition », *Transoxiana*, 15 août 2007 (en ligne : http://transoxiana.org/12/yatsenko-tolstov_chorasmia.php), et à V. Germanov, « S.P. Tolstov : maître, docteur, commandeur, ou l'histoire à travers l'archéologie et l'ethnographie », *Cahiers d'Asie centrale*, 12, 2002, p. 193-215 (à utiliser avec précaution car affecté d'un biais conspirationniste).

généraux des armées blanches. Durant toute sa carrière, ses détracteurs sauront lui rappeler ses origines de « fils d'ennemis du peuple », qu'il faut garder présentes à l'esprit avant de juger les pénibles manifestations de conformisme politique auxquelles il dut sans cesse se livrer.

Étudiant à la faculté d'histoire et d'ethnographie de l'université de Moscou, où il se spécialise notamment sur les peuples turcs, il reçoit une formation historique et philologique plus solide que les autres pionniers de l'archéologie centrasiatique. Mais autour de 1930, l'ethnologie soviétique se trouve prise dans la liquidation brutale, parfois physique, des cercles et musées folkloristes hérités de la période pré-révolutionnaire, au moment même, et ce n'est pas un hasard, où la collectivisation va détruire la société paysanne. Le jeune Tolstov publie alors le premier manuel marxiste d'ethnographie. Finalement, il se rallie à une voie qui évitera à cette discipline de disparaître et lui permettra de sortir de la masse par le haut : s'allier à l'archéologie et devenir une composante d'une approche « complexe » du passé – on dirait aujourd'hui pluridisciplinaire – investie d'un mandat social (par exemple, étudier scientifiquement les croyances religieuses populaires « pour faciliter leur disparition totale » – même s'il est permis rétrospectivement de voir là, au moins en partie, un habillage rhétorique). Il découvre l'archéologie et le Khorezm qu'on a en haut lieu décidé d'explorer car les topographes militaires russes avaient constaté dès avant 1914 qu'il était semé de ruines témoignant d'une ancienne prospérité, laquelle pourrait revenir avec l'aide de la technologie moderne, dans le climat saint-simonien qui est celui de l'époque. À partir de 1929, il participe aux premières missions d'exploration au Khorezm, dirigées par d'autres. En 1937, il s'impose comme l'homme de la situation avec la création de l'Expédition archéologique et ethnographique du Khorezm qui dès l'avant-guerre engrange une masse considérable de résultats, avec des moyens encore primitifs (la mission se déplace à dos d'âne et en caravanes de chameaux). En 1948, il fait paraître *Le Khorezm ancien*, rédigé comme thèse avant la guerre, et la même année *Sur les traces de l'ancienne civilisation du Khorezm*, destiné à un public plus large et qui enregistre les résultats d'immédiat après-guerre². Contrairement à beaucoup d'archéologues soviétiques, Tolstov écrit bien. Il sait faire passer l'émotion des découvertes de cette période héroïque : Toprak-kala, Koj-Krylgan-kala, sites qui nourriront l'essentiel du travail de la mission jusqu'à la fin des années cinquante.

Dès le lendemain de la guerre, Tolstov est devenu un homme du pouvoir, cumulant les postes à Moscou, principalement ceux de directeur de l'Institut d'ethnographie et de secrétaire de l'Académie des sciences. Il est avéré qu'il bénéficiait de la protection personnelle de Staline : en 1948, il reçoit le très convoité Premier Prix Staline, sur l'intervention personnelle de celui-ci. Il obtient alors pour sa mission des moyens considérables, sans aucune commune mesure avec les autres expéditions : véhicules militaires, avions. Le Khorezm est la seule région d'Asie centrale dont on aura des vues du ciel avant l'époque post-soviétique ; partout ailleurs, la prise de photos aériennes était hors de portée financière des missions, et la publication de photos existantes était interdite.

Cependant, peu avant la mort de Staline, sa fortune politique se met à tourner. En 1951, il doit faire une autocritique publique à l'université de Moscou pour avoir

2. *Drevnij Khorezm*, Moscou, 1948 ; *Po sledam drevnekhorezmijskoj tsivilizatsii*, Moscou-Leningrad, 1948.

trop cité les travaux du linguiste-archéologue Nikolaj Marr (1864-1934), naguère marotte de Staline, dont les thèses furent condamnées après sa mort comme « perversion du marxisme » (ce qui serait à réexaminer : Marr n'est pas Lyssenko, il n'est pas tout à fait l'un de ces escrocs qui s'engouffrèrent dans les failles du système). Dans les années cinquante, sa vie semble partagée en deux. À Moscou, il gère un pouvoir sur la défensive qui se replie sur l'Institut d'ethnographie. Son grand rival, Boris Rybakov, prend maintenant le dessus, en occupant le poste clef de directeur de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences. Il bloque l'élection de Tolstov à l'Académie, ce qui, pour un savant soviétique, est l'humiliation suprême. Au-delà de ces rivalités de carrières, plus guère intéressantes aujourd'hui, il y avait de vrais enjeux idéologiques, entre chorasmocentrisme et slavocentrisme. En forçant un peu le trait, on peut dire que Rybakov fait dériver toute la civilisation russe médiévale et postmédiévale de la Russie kiévienne, purement slave, hors de tout héritage scandinave, iranien ou steppique. Au contraire, Tolstov veut voir les ancêtres de l'État russe dans les formations politiques hybrides, à la fois nomades et sédentaires, qui, dans l'Antiquité, s'étaient étendues entre Rome et la Chine, donc bien au sud de ce que sera la première Russie historique. Il croit discerner une « carcasse » politique portée par des dynasties apparentées entre elles, celles du Khorezm, des Kouchans, des Arsacides d'Iran et d'Arménie, du royaume du Bosphore, avec aussi des alliances sud-sibériennes. On ne reste effectivement pas très loin de Marr qui insistait sur le rôle des peuples asiatiques dans les processus historiques, y compris dans l'avènement futur du socialisme mondial.

Pendant ce temps, au Khorezm, Tolstov rejoint chaque été le terrain, bien que son régime de travail stakhanoviste commence à lui valoir de sérieux ennuis de santé. Il est épaulé par une équipe nombreuse et jeune, recrutée parmi les meilleurs étudiants de Moscou. Ceux que j'ai encore connus se souvenaient de la conférence permanente qu'étaient ses visites sur les chantiers, où il essayait devant son public étudiant les idées les plus audacieuses. Il fera la carrière de beaucoup. Il s'efforce aussi de promouvoir des savants locaux, mais il n'est pas en cela différent des autres chefs de mission en Asie centrale. Il donne leur chance à beaucoup d'étudiants juifs, au contraire de Rybakov qui ne cachait pas son antisémitisme. Pour illustrer les publications de la mission, il fait venir des artistes « avant-gardistes », comme Igor Savitskij, fondateur du désormais célèbre musée de peinture de Nukus.

Malgré sa relative disgrâce au sommet, Tolstov est le premier archéologue d'Asie centrale traduit à l'étranger³. Dès le « dégel », en 1956-1958, son ami Gordon Childe lui organise une tournée de conférences en Angleterre, à Paris, à Rome, en Inde. Childe partage son idéologie marxiste et aussi sa conception de l'unité entre archéologie et anthropologie – il faut sans doute reconnaître l'héritage de Childe dans le fait qu'encore aujourd'hui, à Cambridge, il y a un département unique d'archéologie et d'anthropologie, pendant britannique à ce qu'était l'Institut d'ethnographie de Tolstov.

En 1962 paraît *Les anciens deltas de l'Oxus et du Iaxarte*⁴, son meilleur livre, où il corrige certaines outrances antérieures et intègre l'extension du champ des recherches au bas Syr-darya. En 1964, une attaque cérébrale lui ferme la voie de toute activité scientifique. Son équipe travaille jusque dans les années 1970, mais

3. *Auf der Spuren der altchoresmischen Kultur*, Berlin (RDA), 1953.

4. *Po drevnim del'tam Oksa i Jaksarta*, Moscou, 1962.

de plus en plus sur la périphérie (bas Syr-darya, Ustjurt), car au Khorezm central, après une vingtaine de campagnes, on peut considérer le travail comme terminé, et il est de toute manière devenu largement impossible par le renouveau de l'irrigation (aujourd'hui, les seuls sites encore étudiables sont ceux qui se trouvent sur des hauteurs). Puis les fouilles s'éteignent, faute de moyens. Depuis 1995 travaille une mission « karakalpako-australienne » à laquelle est assignée la dernière oasis intacte du Khorezm central, celle de Tashkirman ; elle est codirigée par Alison Betts, professeur à l'université de Sydney, et par Vadim Jagodin, l'un des derniers disciples directs de Tolstov, qui vient de nous quitter. Ce fut un nouveau départ, à une échelle spatiale beaucoup plus réduite, mais bénéficiant pleinement des méthodes et des techniques d'aujourd'hui.

L'œuvre de Tolstov a connu très peu de remises en cause de son vivant, en URSS comme ailleurs, du moins ouvertement. Encore aujourd'hui, la solidarité entre ses héritiers, et même au-delà, crée des réflexes de défense très vifs ; jusque dans les années 1990, des articles critiquant la doctrine de l'Expédition étaient bloqués dans des revues de référence à Moscou.

Il faut tout de même rappeler que beaucoup de choses ont vieilli. Je les regrouperai sous quatre points.

1) Un schéma rigide de périodisation socio-historique, emprunté non pas directement à Marx mais à Engels *via* Staline (son opuscule *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*). Toutes les sociétés passent par quatre stades : communauté primitive, esclavagisme, féodalisme, capitalisme. Jusqu'à la fin de la période soviétique, et parfois aujourd'hui encore, ce cadre a subsisté comme rhétorique : on n'a changé que les noms, devenus « préhistorique », « antique », « médiéval » et « moderne ». Au moins, Tolstov y mettait-il du sens : le creusement des grands canaux magistraux à partir du VII^e-VI^e s. av. n.è (date aujourd'hui révisée comme étant trop haute) n'avait pu être réalisé qu'avec des masses d'esclaves. Depuis, Boris Litvinskij a refait les calculs et montré que la corvée villageoise mobilisée sur de brèves périodes pouvait suffire, comme l'a démontré en 1939 le creusement du Grand Canal du Ferghana. Il est cependant exact que les inscriptions de recensement de Toprak-kala (voir ci-après), de la fin du III^e s. de n.è., indiquent la présence abondante d'esclaves dans chaque maisonnée, tous portant ou ayant reçu des noms chorasmiens. Sa situation sur le front de la steppe conférait au Khorezm une situation privilégiée (et avérée jusqu'au protectorat russe) comme marché d'esclaves.

2) La chronologie absolue, restée jusqu'à aujourd'hui le problème principal. L'archéologie du Khorezm ne pouvait pas s'appuyer sur le ¹⁴C alors non utilisé en URSS, ni sur des inscriptions datées (l'« ère chorasmienne » – toujours pas précisément fixée –, attestée dans des inscriptions à partir du III^e s. de n.è. seulement, ne sera découverte que dans les années 1960), ni avant le III^e s. sur des monnaies importées, en l'occurrence kouchanes ; une étude fiable des émissions monétaires propres au Khorezm ne paraîtra qu'après la mort de Tolstov⁵. Pour les périodes prémonétaires, les analogies de matériel avec les séries mieux connues dans les régions méridionales sont assez limitées, étant donné l'originalité de la culture matérielle locale. Tolstov et surtout ses successeurs ont beaucoup cru aux pointes

5. B.I. Vajnberg, *Monety drevnego Khorezma*, Moscou, 1977.

de flèches, elles-mêmes datées par comparaison avec les séries du domaine scytho-sarmate. On en est revenu depuis.

Depuis qu'on utilise la datation au ^{14}C (certes vulnérable aux conditions de prélèvement), on s'aperçoit que les dates de Tolstov sont souvent trop hautes d'un siècle ou deux. Ses successeurs ont parfois poussé la tendance encore davantage⁶. Actuellement, le besoin d'une remise à plat générale se fait sentir. Paradoxalement, le Khorezm est la seule région d'Asie centrale dont la carte du peuplement peut s'appréhender de manière globale pour chaque période, et en même temps il est très difficile pour une période donnée – au moins avant le début de notre ère – de synchroniser les sites, certains n'étant encore accessibles que par les publications de Tolstov – et donc mal datés –, tandis que d'autres ont fait l'objet de révisions chronologiques. Le livre de G. Khodzhanizyazov, *The military architecture of ancient Chorasmia* (Paris, 2006), complété par des notes des fouilleurs australiens, donne une révision partielle des datations mais sans proposer de nouvelles cartes synchroniques. Un réexamen plus systématique et très soigneusement argumenté, pour la période allant jusqu'au I^{er} s. de n.è., a été entrepris par Michele Minardi dans *Ancient Chorasmia: A polity between the semi-nomadic and sedentary cultural areas of Central Asia*, à paraître dans la série *Acta Iranica*.

Cours du 12 mars 2015

3) Le chorasmocentrisme. Extrapolant à l'Antiquité le rôle dominant que le Khorezm eut effectivement sous la dynastie médiévale des Khwârazmshâh, Tolstov considère qu'il fut l'agent principal de la lutte des peuples centrasiatiques contre les impérialismes perse, puis grec, puis arabe, et au contraire la base arrière de l'Empire kouchan. J'ai déjà mentionné son idée d'une confédération dynastique avec les Arsacides et les Kouchans, c'est-à-dire les deux principales puissances iraniennes qui ont succédé au pouvoir grec. Dans cette confédération, la dynastie du Khorezm aurait joué en quelque sorte le rôle de branche aînée. C'est en ces termes, et pas en termes d'une emprise venue du sud, qu'il faut comprendre ce qu'il entendait par l'inclusion du Khorezm dans l'Empire kouchan et dans l'aire de circulation monétaire kouchane.

4) Les surinterprétations religieuses : tout en admettant que le Khorezm avait été l'un des premiers pays gagnés par le zoroastrisme (il souscrit à l'identification Khorezm / Airyanəm Vaējah de l'Avesta, alors admise par l'iranologie occidentale), il voit cette religion non comme une réforme éthique mais comme l'expression d'une mentalité archaïque, avec des aspects totémiques remontant au stade de la « communauté primitive ». Il retrouve ces traits sous une forme particulièrement exacerbée dans ce qu'on peut saisir de la variante chorasmienne du zoroastrisme. Lues aujourd'hui, ces spéculations apparaissent un peu comme un fatras où l'on peine à reconnaître le grand Tolstov qui écrit sur les canaux ou les forteresses. Cette faiblesse a été peu ou prou celle de toute l'école soviétique d'anthropologie : scrupuleuse dans la description de terrain, y compris dans les aspects raciaux, mais affectée d'une certaine pauvreté théorique, avec des références dépassées et d'un éclectisme mal combiné. La référence ultime reste Morgan (matriarcat, totémisme),

6. Ju.A. Rapoport, E.E. Nerazik, L.M. Levina, *V nizov'jakh Oksa i Jaksarta*, Moscou, 2000.

comme elle l'avait été pour Marx, Engels et Staline, à l'écart des renouvellements anglo-saxons et français.

Ce qui pour nous aggrave la situation, c'est que les chercheurs soviétiques ont longtemps été mal à l'aise avec le zoroastrisme. D'un côté, ils avaient la fierté de mentionner que les savants occidentaux situaient ses origines sur le territoire de l'URSS. D'un autre côté, il existait un débat imposé sur le caractère progressif ou réactionnaire de Zoroastre, tandis que le zoroastrisme théocratique était perçu comme une dégénérescence ayant légitimé des systèmes « esclavagistes » puis « féodaux » – de surcroît en Iran, ennemi historique des peuples d'Asie centrale. Ceci explique qu'ils ont cherché à tout prix des spécificités dans le zoroastrisme centrasiatique et, autant que possible, à couvrir ces spécificités par un nom. Le nom que Tolstov et ses successeurs ont mis en avant, c'est celui de Siyāvush.

Il existe certes une base factuelle : Siyāvush (*Sīāuuaršan*) est dans l'Avesta un héros sacrificateur, puis dans le *Shāh-nāme* un prince malheureux, chaînon de la lignée royale mais tué par trahison au Turân avant d'avoir pu régner. Au X^e s., il était à Bukhara l'objet de pratiques cultuelles : sacrifice d'un coq au Nouvel An, cycle de lamentations (ceci déjà à Merv au VII^e s., où est attestée la chanson *kēn-e Siyāvush*) ; on vénérât un arbre issu de son sang ; certains textes pehlevi le présentent comme le fondateur de Bukhara et Samarkand. Au Khorezm proprement dit, Biruni en fait l'ancêtre de la dynastie nationale arrivée environ 1 000 ans avant Alexandre, et effectivement un des rois du VIII^e s. sera nommé d'après lui : Shāwushfan.

Partant de ces données, Tolstov construit un édifice pour en faire une divinité ancestrale héroïsée. Né (selon le *Shāh-nāme*) d'une fille trouvée dans la forêt, il a un caractère chthonien ; subissant sur son cheval noir l'ordalie du feu, il passe du statut chthonien au statut solaire ; au moment où il est tué, il lui naît un fils qui le vengera, ce qui ne fait que confirmer qu'il est un dieu de la nature mourante et renaissante. L'aspect équin sera raffiné par I.M. D'jakonov : le nom signifie « cheval noir » – sauf que c'est un composé possessif (*bahuvrīhi*) de type banal « qui a un cheval noir » !

Une conséquence archéologique de cette reconstruction mythologique est que Tolstov a voulu reconnaître Siyāvush dans à peu près toutes les images chorasmiennes de cavaliers : principalement les revers des monnaies, mais aussi des terres cuites, à quoi Juri Rapoport ajoutera des ossuaires. Il ne lui manquait plus que le statut de dieu des morts, un pas que franchira Rapoport qui en fera une sorte d'Adonis ou d'Osiris chorasmien, une divinité de la nature mourante et renaissante en laquelle se fondront tous les défunts masculins (pour les défunts féminins, il préfère Anāhitā).

Cette reconstruction n'a plus guère été invoquée à partir des années 1980. Elle a été tacitement démolie de l'intérieur (Vajnberg a fait justice du « héros cavalier Siyāvush » sur les monnaies : c'est l'image du roi archer lui-même, d'après des modèles très répandus à partir du I^{er} s. av. n.è.⁷), et explicitement de l'extérieur⁸. Une fois de plus l'attaque frontale a été évitée en URSS.

Que reste-t-il aujourd'hui de Siyāvush en Asie centrale ? On ne va évidemment pas nier qu'il y est une figure importante – en Sogdiane autant qu'au Khorezm

7. *Op. cit.*, p. 42-47.

8. Voir notamment F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie centrale sédentaire de la conquête grecque à l'islamisation*, Paris, 1984, p. 253-259.

d'ailleurs –, mais on n'a pas d'indice net sur le fait que cette importance ait été acquise avant l'époque de la conquête arabe. C'est sans doute alors qu'il est sorti de son statut de héros épique parmi d'autres, et d'abord pour fonder des prétentions dynastiques : héritier légitime échappé dans le Turân, il pouvait servir de référent dynastique à des princes locaux, éventuellement d'origine turque et en quête de légitimité iranienne (d'où des noms royaux comme Shāwushfan « *qui a le *khwarrah* par Siyāvush »). C'est secondairement qu'il aura servi à couvrir des cultes locaux de la nature mourante et renaissante. On peut invoquer l'analogie des imams et les *pir* en Iran, dont les tombes supposées ont pu donner une légitimité islamique à des lieux de culte plus anciens (voir les anciens sanctuaires de divinités zoroastriennes dans la région de Yazd, vénéérés comme tombeaux de *pir*). Comme nous le verrons plus loin, le zoroastrisme chorasmien tel qu'il se laisse appréhender, au moins à Akchakhan-kala, paraît de type assez canonique, articulé sur le calendrier général.

La période « archaïque » (Minardi : « antique I »), VI^e-IV^e s. av. n.è.

On peut aussi définir cette période comme « achéménide », ce qu'elle est chronologiquement, mais la prudence s'impose dans l'emploi du terme. Auparavant, jusqu'au VI^e s., on a une société de chasseurs-pêcheurs avec agriculture non pérenne (irrigation par petites dérivations temporaires) et des groupes nomades intrusifs, sans constructions importantes. Puis deux grands systèmes d'irrigation se développent simultanément, l'un en rive gauche (canal Daudan, lac Sarykamish), l'autre en rive droite (Akcha-darya, réutilisation d'une ancienne branche du delta), et, simultanément, un réseau de forteresses frontalières qu'on suppose opposées à la pression des peuples « Saka » (terme large). La structure politique locale nous échappe alors, mais on suppose que ces développements sont déjà une résultante au moins indirecte de la domination achéménide. Comme on l'a vu, on ne saisit une « royauté » qu'à partir de l'époque de la conquête d'Alexandre. Il n'y a pas encore de capitale, du moins identifiée archéologiquement.

Une seule forteresse de grande taille a été explorée : Kjuzeli-gyr (20 ha, en rive gauche), mais on en soupçonne trois ou quatre autres⁹. C'est un site défensif sur une éminence naturelle, protégé par deux lignes de rempart creux à tours rondes et très partiellement construit à l'intérieur. Ceci se retrouvera ensuite, d'où, chez Tolstov, la théorie des « murs habités », abandonnée aujourd'hui. Parmi les constructions se trouve un bâtiment dit « palatial », avec pièce de réception à colonnes en bois. Des sceaux paraissent indiquer un contrôle des ressources. La céramique imite celle de l'âge du fer des régions méridionales (périodes Yaz 2 et Yaz 3), précédemment importée. Au centre du site se trouvent trois petits bâtiments supposés funéraires, dont l'un comporte quatre chambres de 1 × 1 m disposées en carré comme dans certains mausolées du bas Syr-darya ; on y a hypothétiquement reconnu l'indice d'un rituel déjà zoroastrien de décharnement ; cette idée d'une intégration d'édifices funéraires au tissu urbain se retrouvera dans l'interprétation de plusieurs sites ultérieurs. Deux plateformes carrées maçonnées en briques crues

9. Pour les plans des sites examinés cette année, on se reportera aux publications mentionnées dans les notes précédentes. Les plus nombreux et les mieux au point sont dans Rapoport, Nerazik, Levina, 2000, et dans Khodzhaniov, 2006.

(d'une hauteur de 3 m, accessibles par des rampes de 7 m) suggèrent une comparaison avec les plateformes cultuelles jumelles de Pasargades.

Sur la rive droite a été fouillé le manoir de Dingil'dzhe (il y en avait beaucoup d'autres). Par rapport à Kjuzeli-gyr, il manifeste une évolution vers la sophistication architecturale : ceint d'un enclos mais non fortifié, il a un plan bipartite, comporte une salle de réception à colonnes de bois, foyer central et banquettes maçonnées, et un bassin en briques crues. Juste en dehors de l'enclos se trouvait une tombe à sarcophage en « albâtre » (en fait en pâte de gypse), à riche contenu pillé dès l'Antiquité, non conforme au rite zoroastrien, mais l'usage de sarcophages en céramique se retrouve à Persépolis et Suse à l'époque achéménide. Les ornements métalliques s'inspirent visiblement de modèles achéménides, ce qui indiquerait une influence du style de vie achéménide sur les élites locales, même rurales.

La période « Kangju » (Minardi : « antique 2 »), III^e s-1^{er} s. av n.è.

Cours du 19 mars 2015

Pourquoi « Kangju » ? Il s'agit d'une entité politique nomade mentionnée à partir du II^e s. par les sources chinoises ; la dénomination, peu heureuse dans le cas du Khorezm, a été choisie par Tolstov pour suggérer l'idée d'une confédération politique avec la steppe kazakhe. Au moins chronologiquement, la période pourrait aussi être qualifiée d'« hellénistique », avec encore plus de réserves que la période précédente était dite « achéménide ».

Le site important le plus ancien paraît être Kalaly-gyr 1, que tous les auteurs précédents datent de la période « achéménide », mais que Minardi, sur la base de la céramique, réattribue aux III^e-II^e s. Pas plus que Kjuzeli-gyr, qui se trouvait non loin, ce n'est une ville, malgré ses 77 ha, car l'enceinte est entièrement vide, sauf la petite zone du « palais ». L'art de la fortification s'est développé : outre le rempart creux, celle-ci comporte des tours circulaires et trois barbacanes. On voit apparaître des bases de colonnes en pierre, d'un type post-achéménide (analogue à celles du « Temple des Frataraka » à Persépolis) qu'on va retrouver longtemps ensuite, mais l'emprunt le plus spectaculaire est un moule en plâtre reproduisant un griffon de chapiteau achéménide. Les reconstructions architecturales publiées impliquent que ce modèle était transposé en pierre en haut des colonnes (mais nulle part au Khorezm on n'a trouvé des colonnes en pierre). Tolstov a supposé qu'il s'agissait du palais du satrape achéménide, resté inachevé suite à la « libération » du Khorezm au IV^e s. En réalité, il n'y a eu ni satrape ni probablement « libération ». Si le site est effectivement post-achéménide, il serait une manifestation décalée de l'art impérial achéménide dans ce qui pourrait avoir été une résidence aristocratique frontalière.

Dzhanbas-kala, un site sans doute à peu près contemporain du précédent et comparable par le plan général, mais en beaucoup plus petit (3,4 ha), se trouve sur la frontière nord-orientale, dans une zone gagnée par le désert lors des périodes ultérieures. Exploré dès 1939, il a joué un rôle important dans l'histoire de l'archéologie du Khorezm car la mission s'y est fait la main, à la fois pour la méthode (relevés de surface avec fouille très limitée) et les interprétations. Il comporte un rempart creux à étage et multiples ensembles de triples archères espacés de 1,30 m, une barbacane, mais pas de tours. La grande différence avec les sites précédemment examinés est qu'il est presque entièrement construit à l'intérieur, avec deux massifs d'habitation compacts, chacun comportant environ 200 pièces et

quelques courettes, de part et d'autre d'une « rue » axiale de largeur irrégulière. Tolstov affirme catégoriquement l'absence de ruelles perpendiculaires ; l'analogie avec un plan hippodamien est donc superficielle, bien que l'occupation corresponde à la période hellénistique. Il fait des pièces individuelles la seule unité d'habitation. À la lumière de la fouille de Kampyr-tepe (voir le cours de l'an dernier¹⁰) on peut maintenant s'interroger sur ces restitutions.

Ce site a généré des schémas¹¹, plus tard appliqués à d'autres :

1) Les survivances matriarcales de la « communauté primitive » : en supposant un homme adulte par logement cellulaire, donc 400 hommes, ils n'auraient pu garnir (et encore, seulement incomplètement) que les archères d'un seul mur ; ceci implique que les femmes prenaient part à la défense (voir les notices antiques sur les « Amazones » des Massagètes, peuple auquel Strabon rattache les Chorasmiens). Aujourd'hui, on aurait plutôt tendance à penser que les multiples archères avaient un effet surtout dissuasif.

2) Les sociétés urbaines bipartites, autre survivance de la « communauté primitive » dans la littérature anthropologique du XIX^e s., idée reprise par Engels. Tolstov en voit une confirmation dans le fait que les marques de brigade sur les briques forment des groupes distincts d'un rempart à l'autre, ce qui indiquerait que chaque section du rempart était construite par les habitants du massif attenant. Selon le témoignage des géographes arabes du X^e s., des survivances de ces sociétés duales se retrouveraient dans les villes médiévales d'Asie centrale, sous le couvert d'affiliation à divers mouvements sectaires ou soufis. Considéré sans *a priori*, le plan de Džhanbas-kala évoque plutôt une caserne, ce qui correspond parfaitement à sa situation frontalière.

3) Le rôle social du culte du feu : là se trouve le premier « temple du feu » qu'on a voulu reconnaître au Khorezm – il fut suivi par une cohorte d'autres. Prudemment, Tolstov parle de « maison du Feu », reprenant l'expression de Biruni *beyt al-nirān*, ce qui met l'accent sur l'aspect communautaire plutôt que strictement religieux (il cite Biruni à propos de la fête sogdienne de Mithra, où les gens festoient dans le *beyt al-nirān*). Le bâtiment, situé au bout de la rue au sud, comporte un corridor et trois pièces dont une de 112 m², jonchée de vaisselle et d'ossements d'animaux, évidemment lieu de banquets. Dans la pièce voisine, au milieu, se dressait une plateforme maçonnée en briques crues qui a existé aux trois étapes avec une banquette. L'état de conservation étant assez mauvais, on n'a pas d'indice décisif pour choisir entre deux interprétations :

– un temple du feu où le feu permanent aurait brûlé dans un vase métallique, comme dans les temples zoroastriens modernes ; la grande pièce serait le lieu des assemblées religieuses, selon l'usage décrit par Biruni et encore dans les années 1960 par Mary Boyce chez les Zoroastriens d'Iran (il est vrai chez des particuliers et pas au temple) ;

– un bâtiment à usage profane, sans doute demeure du commandant de la place ; les restes observés pourraient s'expliquer par la pratique du *sandali* (ou *korsi*) qu'on trouvait jadis dans les « maisons de thé » en Iran, les hôtes dormant sur les banquettes et se partageant une couverture diffusant la chaleur résiduelle du foyer central.

10. Le cours 2013-2014 est disponible sur le site internet du Collège de France en audio et vidéo : <http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/course-2013-2014.htm> [NdÉ].

11. Exposés en grand détail dans *Drevnij Khorezm*, p. 88-100.

Les mêmes termes de discussion se retrouveront pour beaucoup de monuments plus tardifs, au Khorezm et ailleurs en Asie centrale.

Cours du 26 mars 2015

Les seuls sites qui manifestent véritablement une influence de la Bactriane grecque sont sur la frontière méridionale. Elkharas (datant de la fin du V^e ou du IV^e s. av. n.è. selon la fouilleuse L.M. Levina, ce qui est impossible ; du II^e s. selon Minardi) est un ensemble complètement unique et qui échappe en grande partie à l'interprétation. C'est un site fluvial sur l'Amu-darya, ceint d'un mur extérieur qui n'est pas un rempart. L'état de conservation est exceptionnel, jusqu'à la voûte qui est une nouveauté puisqu'elle est en tranches inclinées, technique connue dans l'architecture achéménide mais inconnue au Khorezm avant cette époque, couvrant un corridor axial large de 3,6 m. L'ensemble ouest est un bâtiment de parade, avec deux complexes symétriques aux murs comportant de nombreuses niches qui ont livré des sculptures hellénisantes en terre crue peinte, dont un buste de femme nue du type « Aphrodite pudica ». Il y a probablement une installation balnéaire. L'autre ensemble est un alignement de six appartements identiques comportant quatre pièces chacun.

G.M. Bongard-Levin et G.A. Koshelenko ont proposé une interprétation sensationnelle¹², voulant reconnaître ici un fort avancé établi par l'Empire séleucide à la frontière du Khorezm – ce qui en ferait le point le plus au nord atteint par la colonisation grecque en Asie centrale. Les origines de cette architecture seraient à chercher directement en Bactriane grecque.

Selon Minardi, au contraire, le site n'a aucun caractère militaire. Ce pourrait être un sanctuaire (ce que pensait aussi Levina), en l'occurrence à une version locale d'Aphrodite ; les appartements à l'est ayant pu abriter des prostituées sacrées visitées par les matelots du fleuve. Mais que pourrait être une « version locale d'Aphrodite » ? Anāhitā, même si elle est identifiée à Aphrodite par Hérodote et Bérose, est une vierge (à ce titre elle est plus souvent identifiée à Athéna ou à Artémis). Ashi est matronale, mais même si elle a pu être appelée l'« Aphrodite iranienne » par Eric Pirart, il est douteux qu'elle ait pu être figurée nue.

Digression : l'idée qu'il ait pu exister des prostituées sacrées en Iran s'oppose à toute la littérature zoroastrienne et on ne peut invoquer qu'un seul témoignage, du reste périphérique, celui de Strabon XI.14.16, à propos d'un temple d'« Anaïtis » en Acilisène (Arménie du sud-ouest) : les filles sont de bonnes familles et choisissent dans leur milieu social les hommes avec qui elles ont des rapports ; plus tard elles se marient honorablement. Ce n'est pas très différent de ce qui se passe dans nos sociétés occidentales modernes. Le nom *Anaïtis* a pu être appliqué par les Arméniens à des déesses de Haute-Mésopotamie distinctes de l'Anāhitā zoroastrienne. En Iran même, le seul cas documenté (Plutarque, *Artaxerxes* 27.4) va dans un sens contraire : Artaxerxès II obtient de son père une concubine royale convoitée par son frère Cyrus ; il la nomme prêtresse du temple d'« Artémis Anaïtis » à Ecbatane « pour qu'elle demeure chaste pour le reste de sa vie ».

Pour en revenir à Elkharas, les appartements paraissent effectivement trop grands pour être de simples casernements comme on en connaît ailleurs, notamment à Kampyr-tepe. L'hypothèse de Minardi est envisageable ; sinon on pourrait penser à

12. « The puzzle of Elkharas », *East and West*, 55, 2005, p. 41-53.

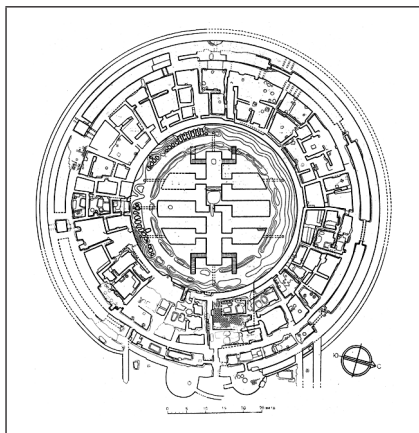


Figure 2 : Koj-Krylgan-kala, phase 1.

un poste douanier, avec un commandant de la place affichant des goûts hellénisants sous l'influence des grands empires du Sud.

Dans cette période « antique 2 » apparaît pour la première fois une capitale, ou tout au moins un site ayant clairement concentré des fonctions cérémonielles liées à la royauté : Akchakhan-kala, en position centrale, non loin au nord de Kath qui sera la capitale du haut Moyen Âge. Mais avant d'y venir on doit faire un sort à un autre grand site fortifié : Koj-Krylgan-kala (figure 2), un peu en arrière de la frontière sud-est, découvert en 1938, fouillé en 1950-1957. C'est le site qui a le plus occupé la mission. Il a été publié en 1967 sous les noms de Tolstov et Vajnborg¹³, alors que Tolstov, bien qu'encore en vie, ne pouvait plus participer directement au travail, et on ne peut pas savoir s'il aurait tout cautionné. L'état de conservation était remarquable à l'époque de la fouille (8 m pour l'enceinte centrale, jusqu'à la naissance du second niveau) mais aujourd'hui le site a été pratiquement détruit par la remise en eau de la plaine. On distingue trois phases : dans la publication, la phase 1 est datée du début du IV^e s., donc de l'époque achéménide, mais aujourd'hui, en se fondant sur la céramique, on s'accorde à descendre jusqu'à la fin du III^e s. ou même au II^e s., ce qui replace le monument dans le contexte de la période « antique 1 ». Cette phase initiale dure jusque dans le courant du I^{er} s. av. n.è., après quoi survient un hiatus suivi de deux réoccupations (phases 2 et 3) jusqu'au III^e ou au IV^e s.

Le site comporte deux enceintes fortifiées circulaires, chacune à deux étages, et considérées comme militairement fonctionnelles. L'enceinte externe fait 90 m, l'enceinte interne 42 m. Entre les deux, des habitations n'apparaissent pas immédiatement mais elles existent dès la première phase.

Dès le début, le site a été considéré par les fouilleurs comme un mausolée royal habité, réutilisé en village fortifié dans les phases 2 et 3. Tout le monde est d'accord sur le second point, mais le premier ne va pas de soi. Plusieurs arguments apparemment solides sont invoqués en faveur d'une destination funéraire :

– le *plan général*, qui développe le schéma « croix inscrite » attesté dans les mausolées du bas Syr-darya depuis l'âge du fer ancien jusqu'à l'époque concernée.

13. S.P. Tolstov, B.I. Vajnborg (éd.), *Koj-Krylgan-kala*, Moscou, 1967.

Ce schéma se décline de plusieurs manières, la plus complexe étant justement à Koj-Krylgan-kala où les murs de fond des chambres sont même arrondis pour mieux s'inscrire dans le cercle, ce qui fait reconnaître un symbolisme solaire ;

– *les aménagements* : on note à l'étage inférieur de la partie centrale des zones d'isolement croissant. La moitié ouest, initialement séparée de l'autre, et dont l'escalier d'accès est dissimulé derrière le mur du chemin de ronde ; au sein de celle-ci, la dernière chambre qui ne comporte aucune lucarne et est bloquée par une cloison secondaire et un puits ;

– *un violent incendie à l'étage supérieur*, dès la 1^{re} phase, entraînant un effondrement partiel des voûtes du rez-de-chaussée, suivi d'un pillage intégral.

Rapoport propose le scénario suivant : le premier défunt était dans la moitié ouest, selon lui vouée à Anāhitā ; ce serait donc la reine. Un peu plus tard le roi est déposé dans la moitié est, à proprement parler « solaire » ; sitôt après ses funérailles, un bûcher sacrificiel est allumé à l'étage (il y a des analogies dans certains mausolées du Syr-darya, mais de l'Âge du Fer ancien). Mais selon d'autres co-auteurs de la publication, cet étage était le temple-terrace funéraire ; l'incendie serait plus tardif et accidentel, ou militaire. Un raffinement introduit dans un des chapitres de la publication est que cet étage aurait servi à des observations astronomiques (mais l'hypothèse, présentée par deux seulement des fouilleuses assistées d'un astronome, ne repose que sur un fragment d'un supposé astrolabe en pierre et ne semble pas endossée par les autres auteurs).

J'ai moi-même accepté jadis l'interprétation funéraire¹⁴. Des doutes ont ensuite surgi suite à des conversations avec des collègues d'Asie centrale, mais un seul, S. Khmel'nitskij, a publié (après avoir émigré) sa réfutation de l'interprétation funéraire¹⁵.

Cette dernière thèse se heurte effectivement à plusieurs objections. J'ai déjà mentionné les contradictions de l'équipe de fouille dans l'interprétation de l'étage supérieur, ce qui conduit Khmel'nitskij à supposer là un bâtiment résidentiel partiellement en bois. Minardi est tenté de mettre l'incendie en rapport avec le siège d'Akchakhan-kala, vers le milieu du 1^{er} s. av. n.è., siège effectué par un ennemi qui connaissait l'usage des catapultes (les Parthes ?). Par ailleurs, même en admettant que le mobilier funéraire ait été pillé, il serait inhabituel que n'ait pas subsisté le moindre petit objet précieux. Ce qui a été trouvé n'a rien de spécifiquement culturel. Sur les « gourdes » en céramique, certains sujets sont de type aristocratique ou exotique, avec des influences venues du sud (une scène avec des banqueteurs couchés, qui pourrait rappeler les banquets de Nisa ; un grylle, sujet alors banal dans le monde hellénistique).

Cours du 2 avril 2015

Plus fondamentalement, le type de plan du rez-de-chaussée (des « dents de peigne » inscrites dans un cercle) se retrouvera plus tard dans des contextes très probablement non religieux : à Sangyr-tepe en Sogdiane, au IV^e s. de n.è., aux

14. Grenet, *op. cit.*, p. 59-63. De même, Henri-Paul Francfort y reconnaissait un monument hybride, « fusion du mausolée cylindrique venu du nord sans décor militaire, et de l'enceinte fortifiée circulaire venue du sud ».

15. « Koj-Krylgan-kala kak istochnik somnenij », *Istorija material'noj kul'tury Uzbekistana*, 34, 2004, p. 109-130.

dimensions identiques ; à Shashtepa dans le Chāch. Il demeure toutefois certain que l'étage inférieur était prévu pour abriter un contenu qu'on voulait pouvoir défendre.

Ce type de sépulture est-il en contradiction avec les prescriptions zoroastriennes ? La réponse ne va pas de soi, même pour les rois sassanides qui étaient peut-être embaumés. Rapoport a supposé qu'à Koj-Krylgan-kala les ossements des défunts étaient déposés dans des ossuaires, ce qui expliquerait qu'on n'ait pas retrouvé de parures – mais alors pourquoi toutes ces précautions pour interdire l'accès à la supposée chambre funéraire ? L'affiliation zoroastrienne est avérée dans la dynastie royale à partir du II^e s. av. n.è., par une inscription en proto-chorasmien sur un bol d'argent de type achéménide retrouvé à Isakovka dans l'Oural :

tšt ZNH wtykny MN βrz'wny tḥwmkn W KN 'HRY MR'Y MLK' 'mwrzm BR MLK'
wrđn mzd'ḥy 'BDw QPD GYN III prwrtyñ

Ce bol de cérémonie (vient) de Varzawan fils de Takhumak. Et maintenant, voici : au seigneur roi Amurzhman fils du roi Wardan (ce bol) a été offert le 3 Frawardīn¹⁶.

Frawardīn est le premier mois de l'année zoroastrienne, et le don dont il est question prenait place pendant le cycle du Nouvel An qui occupait les six premiers jours.

En dehors du milieu royal, il existe deux autres indices nets de l'importance du zoroastrisme dans le Khorezm antique. L'un est l'onomastique connue par les petites inscriptions issues de plusieurs sites entre la fin du III^e s. av. n.è. et la fin du III^e s. de n.è., et qui, de manière homogène, comporte une proportion significative de noms de divinités du calendrier (plus Wakhsh, l'Oxus divinisé). L'autre donnée est la pratique funéraire de la population générale, non seulement les ossuaires (non strictement prévus dans les prescriptions canoniques et pas sûrement attestés avant le IV^e s. de n.è.), mais aussi les « Tours du Silence ». De celles-ci subsiste un exemplaire monumental à Chil'pyk, près de la rive droite, en usage sans doute du IV^e au VIII^e s., avec des aménagements qui annoncent de manière très proche les tours du Gujarat archéologiquement attestées à partir du XVII^e s. : les compartiments rayonnants destinés à recevoir les corps individuels, la *sāgri* (chambre à feu) devant l'entrée.

Tenant compte de tous ces faits, on peut envisager trois solutions possibles pour Koj-Krylgan-Kala :

- 1) à la période concernée, les rois du Khorezm combinent l'affiliation zoroastrienne et des pratiques funéraires héritées d'un passé nomade ;
- 2) une royauté centrale à héritage culturel achéménide et affiliation zoroastrienne coexiste avec des chefs frontaliers d'origine nomade ;
- 3) Koj-Krylgan-kala n'est pas un monument funéraire. En ce cas, un *ganzak* (trésor/arsenal) frontalier ?

La première capitale : Akchakhan-kala

Elle avait échappé à Tolstov et a été découverte en 1997 par la Mission karakalpako-australienne qui y fouille depuis. Une présentation en français, très complète à sa date, a été donnée en 2010 à l'Académie des inscriptions et belles-

16. V.A. Livshits, « Three silver bowls from the Isakovka burial-ground No. 1 with Khwarezmian and Parthian inscriptions », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, 9, 2003, p. 147-172 (inscription n° 1).

lettres¹⁷ ; elle a été résumée dans le cours et j'y renvoie le lecteur, me bornant à souligner ici certains éléments problématiques ou nouveaux.

La morphologie du site : le système fortifié se marque par une succession d'enceintes. À l'extérieur, au moins du côté nord, un mur-bouclier qui n'était pas destiné qu'à contenir l'avance du sable puisqu'il était garni d'archères ; derrière lui, l'ensemble carré formé par la ville basse et la ville haute, fortifiée la première et qui occupe l'angle nord-ouest, elle-même étant occupée dans cet angle par le « complexe cérémoniel ». Dans le détail, la fortification de la ville haute manifeste des innovations clairement influencées par la Grèce, notamment le *proteichisma*, chemin dallé, surélevé, couvert, avec double fossé, donc un système prévu contre l'approche par les machines de siège. Le site est édifié à la fin du III^e s. ou peut-être dans le courant du II^e s., et, dans ce dernier cas, serait contemporain de la puissance parthe, relai de l'art militaire hellénistique vers le nord ?

Mais que contenaient en fait ces enceintes ? Rien d'autre que des bâtiments cérémoniels et/ou officiels n'a été repéré dans la ville haute, tandis que l'intérieur de la ville basse reste inconnu. Les seuls bâtiments résidentiels retrouvés sont hors les murs.

Cours du 9 avril 2015

Le « complexe cérémoniel », dans ce qui en a été fouillé, ne comporte pas de traces évidentes d'habitat permanent. La « galerie de peintures » du corridor ceignant le noyau central, où des inscriptions identifient certains personnages comme des rois, et comportant par ailleurs une scène de procession de chevaux, oriente décidément l'interprétation vers les grandes audiences du Nouvel An, avec peut-être un hommage rituel rendu aux ancêtres royaux (vénérés, comme tous les ancêtres, lors du cycle festif des Frawardīgān qui précède immédiatement). Le centre du complexe a livré un pied de trône en ivoire d'un décor beaucoup plus élaboré que tout ce qu'on connaît à Nisa et à Aï Khanoum ; en l'absence de fouille plus poussée deux possibilités restent ouvertes, celle d'un trône royal ou d'un trône d'autel du Feu. Enfin, la salle hypostyle qui sépare cette zone de l'entrée principale contenait des images peintes colossales¹⁸, dont deux peuvent être identifiées comme des divinités zoroastriennes : Srōsh et une personnification des Fravashis. Là encore plusieurs possibilités se présentent : galerie complète de divinités calendaires, sélection de divinités associées au Nouvel An ?

L'autre bâtiment cérémoniel fouillé dans la ville haute, dont il occupe le centre, est une plateforme à laquelle on accède par une rampe, rappelant en plus monumental celles de Dingil'dzhe et de Pasargades (voir ci-dessus). Les fouilleurs proposent un lieu de culte public du Feu¹⁹.

17. F. Kidd, A. Betts, « Entre le fleuve et la steppe : nouvelles perspectives sur le Khorezm ancien », *CRAI* 2010, 2011, p. 637-686 (avec toute la bibliographie antérieure). Pour une réflexion d'ensemble sur la fonction des enceintes fortifiées du Khorezm voir aussi M. Negus-Cleary, « Khorezmian walled sites of the seventh century BC – fourth century AD : Urban settlements ? Elite strongholds ? Mobile centres ? », *Iran*, 51, 2013, p. 71-100.

18. A. Betts, V.N. Jagodin, F. Grenet, F. Kidd, M. Minardi, M. Bonnat, S. Khashimov, « The Akchakhan-kala wall paintings: new perspectives on kingship and religion in Ancient Chorasmia », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, 7, à paraître.

19. M. Minardi, G. Khodzhanizayov, « The Central Monument of Akchakhan-kala: fire temple, image shrine, or neither? », *Bulletin of the Asia Institute*, 25, 2015, p. 121-146.

En l'état actuel de nos connaissances, Akchakhan-kala s'offre à nous, peut-être exclusivement, comme le porteur d'un message politique, dont on peut supposer qu'il avait plusieurs destinataires : aux empires méridionaux s'adressait la monumentalité architecturale, le décorum ; à la steppe d'où était peut-être issue la dynastie²⁰, des *regalia* héritées (coiffes de type « Pazyryk », torques à spirales) ; au deux, la puissance militaire défensive. À ce complexe sémantique il faut sans doute ajouter la référence zoroastrienne, qu'au contraire on peine à détecter dans tout ce qu'on connaît de l'art achéménide et parthe.

Cours du 16 avril 2015

Le site de Chirik-rabat, au sud du bas Syr-darya, semble offrir en milieu nomade (les Apasiatiques de Strabon ?) un écho de ces enceintes royales ou proto-villes chorasmiennes. Il a été en activité de la fin du IV^e s. au II^e s. av. n.è. Un rempart de 42 ha, réduit dans une seconde phase, ceint une citadelle oblongue. La technique dénote la participation probable d'architectes et même de maçons chorasmiens. Avant ces constructions, le site paraît avoir été un site funéraire, peut-être royal, car il intègre des kourganes préexistants, après quoi sont édifiés deux mausolées dont l'un pris dans le rempart final du site. Celui-ci a livré les restes d'une armure de cataphractaire identique à celle trouvée à l'arsenal d'Aï Khanoum, ce qui suggère que ces chefs tribaux « Saka » semi-sédentarisés pouvaient servir comme troupes auxiliaires ou mercenaires individuels dans les contingents lourds des armées des empires méridionaux : les Parthes, voire les Grecs ? À ce titre, les nomades de la périphérie chorasmienne auraient pu être un facteur important des relations avec les empires méridionaux, au même titre que le commerce dont, à vrai dire, on ne saisit pas grand-chose à cette époque, hormis quelques céramiques et petits objets importés.

La période « kouchane » (Minardi : « antique 3 »), 1^{er}-début IV^e s. de n.è

Toprak-kala (figure 3) est clairement le site qui a remplacé Akchakhan-kala en tant que site royal, à 20 km au nord-est, en fonction d'une décision méthodiquement exécutée et non sous la pression d'événements extérieurs. Certains éléments (boiseries, bases en pierre) semblent même avoir été déménagés d'un site à l'autre.

Après la découverte du site en 1938, le palais intramuros fait l'objet de dégagements intensifs en 1945-1950, après quoi des fouilles plus restreintes se sont poursuivies sur l'ensemble jusqu'en 1985.

La ville proprement dite occupe 17,5 ha, dont environ un quart nord-ouest pour l'enceinte intérieure, dont le quart nord-ouest est à son tour occupé par le palais – on a en gros la même répartition de l'espace qu'à Akchakhan-kala, mais en trois fois moins grand. Cependant, il y a une évolution vers le monumental : les tours de la ville font 15 m (au lieu de 8), le palais est lui-même juché sur un soubassement de 15 m. Par ailleurs, certaines fonctions sont « externalisées » : un immense champ de course enclos, un palais hors les murs, et éventuellement la ville de Darkhas, sur l'Oxus, à 20 km à l'ouest, disparue dans le fleuve, mais qui pourrait avoir été la « vraie » ville économique, dans un rapport rappelant celui de Vieille et Nouvelle Nisa. Le fouilleur Jurij Rapoport cite très à propos un texte d'Appien (*Mithridate*, 84) sur Tigranocerte en Arménie :

20. Cf. le nom de personne très parlant *Dhahakīnek* « épée des Dahes ».

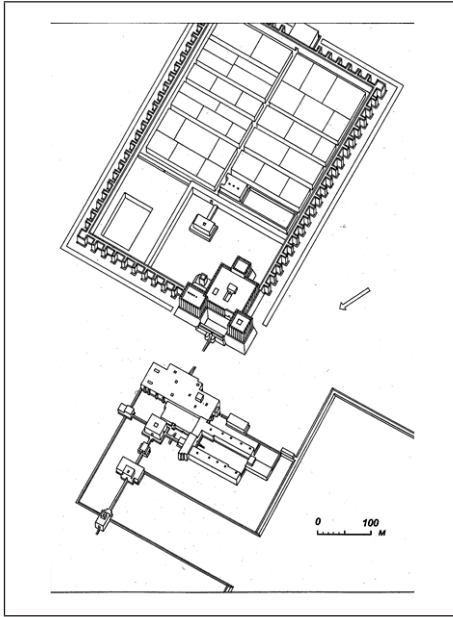


Figure 3 : Toprak-kala, restitution : ville (en haut), palais hors-les-murs (en bas).

À cet endroit le roi fonda une ville en son propre honneur. Il y rassembla les principaux nobles, en menaçant de confisquer tout ce qu'ils n'apporteraient pas avec eux. Il la ceignit de murs hauts de 50 coudées [...] Dans les faubourgs il bâtit un palais avec de vastes parcs, des terrains de chasse, des lacs. Une puissante forteresse fut édiflée à côté.

Tout le site a été construit d'une seule venue, dans la seconde moitié du II^e s. de n.è. L'axe principal nord-sud du palais hors les murs est aligné sur la salle du trône du palais haut ; les murs internes de la plateforme de ce palais conservaient des fentes de visée, orientées à 333 degrés, le nord babylonien (*iltanu*). Des rigoles à eau ont été utilisées pour les nivellements. Tous les signes claniques connus au Khorezm à cette époque sont représentés sur les briques, ce qui indique que l'ensemble des communautés fut mobilisé pour la construction. Le site a cependant connu une existence plus brève que son prédécesseur : il perd sa fonction royale au début du IV^e s., là aussi par une décision concertée où l'on est tenté de voir l'effet du changement de dynastie attesté à cette époque. La ville subsiste modestement jusqu'au VI^e s.

Le champ de course mesure 1250 x 1000 m, délimités par une levée de terre. Ce n'est pas un « paradis » à l'iranienne puisqu'il ne comporte aucune trace de plantations ni d'adduction d'eau. L'interprétation comme champ de course et terrain de revue de l'armée, proposée par les fouilleurs, s'impose. La longueur correspond à celle estimée par Henning pour le *čarətu* avestique, l'unité maximale de la course.

Le palais hors les murs s'étend sur 9 ha, les structures n'étant conservées qu'au sol et en fondation. Il comporte quatorze bâtiments, chacun juché sur une plateforme, et reliés par des chaussées de briques surélevées. Ici, les espaces libres étaient affectés à des jardins et l'agencement d'ensemble est clairement celui d'un *chahâr-bâq* à l'iranienne dont le seul précédent probable identifié est à Pasargades. L'un

des bâtiments (V) pourrait être un temple, mais l'état de conservation ne permet pas de certitude.

La ville n'a été que très partiellement fouillée²¹. Dans l'enceinte intérieure, en dehors du palais, on sait seulement qu'il y avait probablement un temple du feu, identifié par son accumulation de cendres (et faisant pendant à la plateforme monumentale au centre d'Akchakhan-kala ?). Au sud se trouvent douze îlots identiques. L'îlot habité qui a été fouillé rappelle l'habitat casernal de Dzhanbas-kala, mais ici on voit mieux le système de circulations ; les pièces se regroupent en unités dont les limites pouvaient bouger. Un calcul donne 2000 à 2500 habitants, considérés comme des dépendants du palais. C'est la grande différence avec Vieille Nisa, ville royale de mêmes dimensions, mais inhabitée (parce qu'à la différence de Toprak-kala elle était dans le voisinage immédiat de la « vraie » ville ?). Les objets retrouvés manifestent l'ouverture commerciale du pays à cette époque, au moins dans ce site royal : des verreries dont une partie serait d'importation romaine, des laques chinoises.

Un îlot voisin de l'enceinte intérieure contient deux temples dont la fonction ne paraît guère faire de doute, bien que leurs plans soient sans parallèles. Le principal a un *iwān* d'entrée suivi de trois pièces barlongues comportant chacune deux supposés autels. Il était probablement périptère. Les cendres étaient stockées dans un puits. Dans la dernière phase est attesté un culte du bucrâne.

Le palais à l'angle nord-ouest a été entièrement dégagé et il est aujourd'hui le mieux connu et le mieux publié de tous les palais iraniens préislamiques²². L'interprétation des aménagements architecturaux et des décors a fait l'objet d'une polémique qui m'a opposé à Jurij Rapoport, principal auteur de la publication, récemment décédé, qui voulait attribuer à presque tous les locaux une fonction religieuse ou funéraire alors que je réserve ce type de fonction à la seule « salle des rois » qui semble effectivement être une galerie d'images de culte (peut-être, plus précisément, de divinités du calendrier). Les données principales du débat étant disponibles en français et en anglais, dans des publications mises en ligne, je me contenterai ici d'y renvoyer le lecteur intéressé²³.

Conclusion

Pour conclure : au bout du parcours de cette année, nous avons enfin rencontré au Khorezm une ville, de taille certes modeste et d'existence assez artificielle, mais qui concentrait de véritables fonctions résidentielles. Nous avons aussi, pour la première fois, rencontré un palais qui était clairement destiné à être habité (ce qu'attestent notamment les appartements du harem au rez-de-chaussée et ceux de l'étage, les uns et les autres décorés de peintures figuratives, et la salle d'ablutions près de l'entrée). Il y a un changement d'orientation culturelle : alors qu'Akchakhan-kala trahissait une influence arsacide, Toprak-kala est, pour son palais, une réalisation de type kouchan, qu'on eut supposé construite ou inspirée par des

21. E.E. Nerazik, Ju.A. Rapoport (éd.), *Gorodishche Toprak-kala*, Moscou, 1981.

22. Ju.A. Rapoport, E.E. Nerazik (éd.), *Toprak-kala. Dvoretz*, Moscou, 1984.

23. F. Grenet, « Palais ou palais-temple ? Remarques sur la publication du monument de Toprak-kala », *Studia Iranica*, 15, 1986, p. 123-135 ; Ju.A. Rapoport, « The palaces of Topraq-Qal'a », *Bulletin of the Asia Institute*, 8, 1994 [1995], p. 161-185.

architectes kouchans et décorée par des artistes kouchans. Le plan orthogonal et modulaire de la ville, non directement attesté à cette époque en Bactriane, pourrait être quant à lui une création locale.

Cours à l'étranger

New York, Institute for the Study of the Ancient World (université de New York), 10-11 novembre 2014 : « Recent advances in research on Sasanian and Central Asian metalware. 1: Silver plates from Sasanian and post-Sasanian Iran. 2: Sasanian traditions transmitted eastwards: the Soltikoff plate in Tokharistan and the Deydier vase in Tibet. ».

Ravenne, Université de Bologne-Ravenne, 28-29 mai 2015 : « 1 : Nouvelles découvertes d'iconographie zoroastrienne au Khorezm. 2 : Y a-t-il un système dans le panthéon illustré des Zoroastriens d'Asie centrale ? ».

Organisation d'un colloque international « : En hommage à Pierre Gentelle (1933-2010) : nouvelles recherches sur l'histoire de l'irrigation en Asie centrale et dans les zones voisines », Collège de France, 4-5 juin 2015. Colloque co-organisé avec Étienne de la Vaisière (EHESS).

PUBLICATIONS

GRENET F., « Religions du monde iranien ancien : I. La symbolique dans la glyptique sassanide et péri-sassanide : les images et leur rapport éventuel aux inscriptions. II. Analyse iconographique de quelques plats d'argent sassanides et péri-sassanides. III. En marge de la fouille du palais de Kazakli-yatkan : le Nowruz royal au Khorezm », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses. Résumé des conférences et travaux*, n° 121 (2012-2013), 2014, 113-118.

GRENET F., « Le chapitre apocalyptique du traité pehlevi *Ayādgar ī Jāmāspīg*. Propositions pour un décodage et pour une date », dans SCHILTZ V. (éd.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales. Hommages à Pierre Chuvin*, II, Paris, Éditions du CNRS, 2015, 103-114.

GRENET F., « Between Written Texts, Oral Performances and Mural Paintings : illustrated scrolls in pre-Islamic Central Asia », dans RUBANOVICH J. (éd.), *Orality and Textuality in the Iranian World: patterns of interaction across the centuries*, Leyde, Brill, coll. « Jerusalem Studies in Religion and Culture », n° 19, 2015, 422-445.

GRENET F., « 37 ans après "Rodina Parfjan" : quelques réflexions sur la fonction des monuments de Vieille Nisa », *Проблемы истории, филологии, культуры [Problemy istorii, filologii, kul'tury]*, n° 1, 2015, 20-32.

GRENET F., « Zarathustra's time and homeland: geographical perspectives », dans STAUSBERG M. et VEVAINA Y.S.-D. (éd.), *The Wiley Blackwell companion to Zoroastrianism*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to Religion », 2015, 21-29.

GRENET F., « Zoroastrianism in Central Asia », dans STAUSBERG M. et VEVAINA Y.S.-D. (éd.), *The Wiley Blackwell companion to Zoroastrianism*, Chichester, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to Religion », 2015, 129-146.

GRENET F., « Richard N. Frye (1920-2014) », *Studia Iranica*, vol. 43, n° 2, 2014 [2015], 297-301, DOI : 10.2143/SI.43.2.3071289.

FRAY G., GRENET F., KHASANOV M., REUTOVA M. et RIEP M., « A Pastoral Festival on a Wall Painting from Afrasiab (Samarkand) », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, vol. 6, 2015, 53-73, DOI : 10.1484/J.JIAAA.5.107587.

AUTRES ACTIVITÉS

Jurys de thèses

Raffaella Frascarelli, « La grande déesse en Mésopotamie, en Iran, en Anatolie et en Asie centrale (III^e millénaire avant notre ère - I^{er} millénaire de notre ère). Recherches iconographiques, philologiques et historico-religieuses », Naples (université « L'Orientale »), 18 décembre 2014 (co-directeur de la thèse).

Fabiana Raiano, « La Sogdiana tra il periodo ellenistico (III sec. A.C.) et le « invasioni nomadiche » (II sec. a.C - VI sec. d.C.) », Naples (université « L'Orientale »), 18 décembre 2014.

Adam Benkato, « The Manichaean-Sogdian Parable Book. A new edition and literary analysis », Londres (SOAS), 17 juin 2015.

Participations à des colloques internationaux

Colloque *Images du pouvoir : le portrait grec et son utilisation dans le monde antique*, Paris (Labex Transfers / Collège international Morphomata, Cologne), 2-4 octobre 2014 : « Peut-on parler de réalisme dans les portraits royaux en Asie centrale post-hellénistique ? » (à paraître dans les actes).

Colloque *Destins divers de l'épopée de Gesar de Ling. Hommage à Rolf A. Stein*, Paris (Collège de France), 27-28 octobre 2014 : « Une figure historique à l'origine de Gesar de Phrom : Frum Kēsār, roi de Kabul (737-745). État de la recherche » (à paraître dans les actes).

Workshop *Picturing Royal Charisma in the Near East (3rd millennium BC to 1700 AD)* (Université hébraïque de Jérusalem), 12-14 janvier 2015 : « From Babylon to Sasanian Iran and Sogdiana: rituals of royal humiliation and substitute king » (à paraître dans les actes).

AIIT Workshop on Iranian Studies (Cambridge, The Ancient India and Iran Trust), 19 mai 2015 : « The Kabuli beginnings of the adventures of Phrom Gesar ».

Table ronde *Le Touran : entre mythes, orientalisme et construction identitaire* (Paris, INALCO), 9 juin 2015 : « Les origines et le développement de l'image du Touran dans la tradition zoroastrienne » (à paraître dans les actes).

Conférences à l'étranger

Philadelphie, Université de Pennsylvanie, 12 novembre 2014 : « Power, propaganda and city planning in ancient Central Asia. Nisa and Ai Khanum, a comparative case study ».

Namur, Collège Belgique, 22 janvier 2015 : « Samarkand revisitée par l'archéologie : les travaux de la mission franco-ouzbèke depuis 1989 ».

Douchanbé, Académie des sciences du Tadjikistan, 24 juillet 2015 : « Les cultes agraires et pastoraux de la Sogdiane. Textes et images » (en russe, à paraître dans la revue de l'Académie).

Missions sur le terrain

26 août-23 septembre 2014 : direction de la Mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane ; mission d'expertise sur la fouille d'Akchakhan-kala (Khorezm).

15-25 juillet 2015 : mission d'information archéologique au Tadjikistan (en coopération avec la mission archéologique de Pendjikent).

AUTRES ACTIVITÉS DANS LE CADRE DE LA CHAIRE

Conférenciers invités

Le Pr Vincent Eltschinger (Académie des sciences d'Autriche) a donné une conférence le 11 décembre 2014 : « Vices, menaces et impiété : sur le KaliYuga des Bouddhistes ^b ».

Le Dr Pavel Lurje (conservateur au musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg) a donné quatre leçons en mars 2015 ^c.

Le Pr Jason BeDhun (professeur à l'Université de l'Arizona du Nord) a donné deux conférences les 8 et 15 juin 2015 : « Christianisme *versus* semi-christianisme dans le *Contra Faustum* » ; « La signification des *Kephalaia* de la Chester Beatty pour l'histoire religieuse ^d ».

Maître de conférences invitée : Mihaela Timuş (Académie roumaine, Institut d'histoire des religions)

Livre publié : *Cosmogonie et eschatologie. Articulations conceptuelles du système religieux zoroastrien*, Paris, Peeters, coll. « Cahiers de Studia Iranica », n°54, 2015, 288 p.

Articles soumis dans l'année : « Heresy according to Zoroastrianism », *Der Islam* ; « Les raisonnements taxinomiques dans le *Dēnkard* 3 », *Irano-Judaica* ; « La structure du Vendidad 18 », *Journal asiatique* ; « La polémique entre les zoroastriens et les manichéens (3^e – 10^e s. A.D). Thèmes et textes », *Revue d'histoire des religions* ; « *Škand Gumānīg Wizār*. Étude préliminaire en vue d'une nouvelle édition », *Studia Iranica* ; « Heresy. Zoroastrianism », *Encyclopaedia Iranica* ; Compte rendu de M. Stausberg, Y.S.D. Vevaina (éd.), *The Wiley Blackwell Companion to Zoroastrianism*, Chichester, 2015, *Religion*.

Organisation d'un colloque international (en collaboration avec Flavia Ruani) : « *Ils disent que ...* ». *La controverse religieuse : Zoroastriens et Manichéens*, 12-13 juin 2015, Collège de France / Labex RESMED – Paris IV (actes en préparation).

Communications à des colloques internationaux : « 'Heresy' according to Zoroastrianism », *Iran and Islam : Early Encounters. Formation of Islam and Transformation of Iranian religious Traditions*, université de Bochum, 12-13 mars 2015 (à paraître dans les actes) ; « Polémique interreligieuse : cas de figure Vd. 18 et Dk. 3 », « *Ils disent que ...* ». *La controverse religieuse* (à paraître dans les actes) ; Rapport annuel sur les publications de l'EASR dans *Dynamics of Religion : Past and Present, XXI World Congress of the International Association for the Study of Religions*, Erfurt, 23-29 août 2015.

Missions d'études de manuscrits : 21-25 avril 2015 : Copenhague, Bibliothèque Royale ; 8-13 octobre 2015 : Londres, British Library.

b. La conférence est disponible en audio et vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/guestlecturer-2014-12-11-14h30.htm> [NdÉ].

c. Voir résumé infra, p. 877-878. Les deux conférences sont disponibles en vidéo sur le site internet du Collège de France : http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/guestlecturer-2014-2015__1.htm. [NdÉ].

d. Les deux conférences sont disponibles en vidéo sur le site internet du Collège de France : http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/guestlecturer-2014-2015__2.htm [NdÉ].